

Editorial

En février 1998 paraissait, sous la houlette de Gilles Dumay, le numéro 3 de l'anthologie périodique *Etoiles Vives* (une série appelée à s'interrompre en mars 2002 après neuf opus publiés, autant de volumes lourdement chargés en science-fiction de qualité et toujours disponibles — à bon entendeur...). Un numéro consacré à... Stephen Baxter, et ce alors qu'en France, à l'époque, l'auteur n'avait aucun roman traduit (*Les Vaisseaux du temps* n'appareillerait chez Robert Laffont, dans la collection « Ailleurs & demain », que huit mois plus tard). Dans l'avant-propos introduisant ce numéro d'*Etoiles Vives* qui offrait, en ce qui concerne Baxter, deux nouvelles, une bibliographie et un court article signé Joseph Altairac, Gilles Dumay listait cinq auteurs apparus entre 1987 et 1997 qu'il qualifiait de « *nouvellistes enthousiasmants* » : Greg Egan, Ian R. McLeod, Paul J. McAuley, Michael Swanwick et Stephen Baxter, évidemment (un Australien, un Américain, trois Anglais et aucun francophone, on le soulignera au passage, mais il est vrai que la décennie observée ne fut pas chez nous des plus fructueuses, loin s'en faut). En conclusion de cette liste guère discutable, notre camarade Dumay ajoutait que de ces cinq auteurs, Baxter était « *le moins facile à défendre* ». Je me souviens de m'être alors interrogé sur les raisons de cette assertion... qui tient peut-être pour partie au fait que, parfois, le père des Xeelees peut s'avérer inégal (mais l'est-il moins que Paul J. McAuley, par exemple, pour citer, des cinq écrivains évoqués plus haut, celui dont Baxter pourrait, par certains aspects, se rapprocher le plus ?), voire déroutant, tant nombreux sont les sujets qui l'intéressent (au premier rang desquels figure l'évolution dans son acception darwinienne, le moteur sous-jacent de l'essentiel de son œuvre, mais à laquelle il convient de rajouter l'histoire au sens large, la conquête spatiale, l'astronomie, ou encore le genre science-fiction lui-même, qu'il connaît parfaitement, à commencer par H. G. Wells, l'un de ses pères fondateurs). Avec le recul, je pense que ce qui gênait le plus Gilles Dumay, en dépit de son enthousiasme (après tout, ne faisait-il pas de Baxter l'auteur central de son anthologie ?), c'est le caractère assez peu littéraire de l'œuvre de notre homme. Stephen Baxter n'est pas un styliste. Son écriture s'avère au mieux utilitaire, le simple véhicule de ses idées (à ce titre, pas sûr qu'il en aille différemment avec Greg Egan...). Sans parler de sa propension à faire long, très, *trop*, parfois... Aussi peut-on se demander, du coup, en quoi Baxter s'avère aujourd'hui, en 2013, un acteur majeur de la science-fiction mondiale, et pourquoi beaucoup, dont nous sommes, le considèrent comme l'héritier légitime d'Arthur C. Clarke (qui n'était pas, lui non plus, un parangon du beau style, ceci dit en passant) ? On y reviendra... En février 98, donc, paraissait *Etoiles Vives* n°3. Cinq mois auparavant, en septembre 97, deux récits de Stephen Baxter avaient déjà été publiés en France. « *Au PVSH* », par Sylvie Denis dans la défunte revue *CyberDreams* (n°11), et « *Le Bassin logique* », dans la revue zombie *Galaxies* (n°6). Quatre nouvelles en une poignée de mois ; le début d'une aventure éditoriale hexagonale comme peu d'auteurs de SF en ont connu... Car il ne fait pas de doute que les éditeurs français aiment Stephen Baxter. Et bien plus en qualité de romancier que de nouvelliste, en dépit de ce que pourraient laisser penser ses premiers pas éditoriaux en France (un champ qui n'est pourtant en rien délaissé par l'auteur, ce dernier ayant fait paraître en anglais cent quatre-vingt neuf nouvelles à ce jour (!), contre à peine une quinzaine disponibles par chez nous). Parce que niveau roman, *pardon* : vingt et un proposés en français en quinze ans (alors qu'il en a écrit trente-huit !),

Laïrotib3

le vingt-deuxième étant attendu le mois prochain chez l'Atalante (*La Longue Terre*, coécrit avec Terry Pratchett) : côté ratio livres écrits en VO / livres traduits en français, sur une échelle de temps aussi serrée, on ne voit guère d'équivalent... Naturellement, pour être à ce point traduit, il faut écrire *beaucoup*. Et force est de constater que de nos cinq auteurs évoqués, Stephen Baxter est le plus prolifique. Ce qui, à l'évidence, ne suffit pas. Or, on l'a dit, nous sommes ici en présence d'un styliste sinon médiocre, en tout cas moyen, volontiers bavard, et dont les personnages manquent parfois d'épaisseur. Comment, alors, expliquer un tel enthousiasme ? Sans doute parce que de tous les romanciers de sa génération (nés dans les années 50/60, disons), il est celui qui réunit le mieux le double visage de ce genre Janus qu'est la science-fiction, réconciliant, et de quelle façon ! les tenants d'une littérature d'images et ceux d'une littérature d'idées. C'est bien en cela que Baxter est grand, assurément, dans sa capacité à accoucher d'une science-fiction vertigineuse tant elle allie sciences dures (Jean-Pierre Lion parlera dans les pages de notre n°40 d'un « *Balzac de la science et de la technologie* », un « *farouche partisan d'une littérature descriptive* »), et images ébouriffantes (Claude Ecken, dans le *Bifrost* n°46, soulignera pour sa part combien Baxter a « *le sens du cosmique* », tout en évoquant dans notre n°52 « *de vertigineuses réflexions* » et des « *images science-fictives proprement saisissantes* »), un précipité de *sense of wonder*, en somme, d'une force extrême, unique, en un mot prodigieuse, oui, sans doute aucun. Voilà en quoi Stephen Baxter s'avère l'arrière-petit fils d'H. G. Wells, le petit-fils d'Olaf Stapledon et le fils d'Arthur C. Clarke, en quoi il régénère une science-fiction contemporaine qui en a bien besoin, en quoi il redonne au genre ses vertus cardinales, à commencer par l'*émerveillement*. Telle est la grandeur de Baxter, une grandeur qui méritait bien, et c'est peu de le dire, un dossier dans *Bifrost*. D'aucun assureront qu'il était temps ; le fait est...



Olivier GIRARD